

Marie-Geneviève Missègue

Des maux de l'Église
à ses mots d'espérance

*L'a-venir
de l'Homme,
homme et
femme*



Des maux de l'Église à ses mots d'espérance

Marie-Geneviève Missègue

Des maux de l'Église à ses mots d'espérance

*II. L'a-venir de l'Homme,
homme et femme*

Préface de Mgr Albert Rouet

LETHIELLEUX
Groupe DDB

© Lethielleux, 2012 Groupe
Desclée de Brouwer 10, rue
Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06459-8
ISBN pdf : 978-2-220-08050-5

*À mes amis fidèles à qui je dois
de m'être décidée à écrire ce livre*

Dédicace

À toi, petite femme, qui me croyait parfaite
Et voulait l'être aussi :
Sois femme, belle dans tout ton être,
Différente de moi et plus *parfaite*,
Comme tu es déjà,
pas sûre de toi mais très résistante.

À vous, femmes, mes sœurs, fragiles,
Mais tenant contre vents et marées ;
Comme moi, éprouvées parfois,
Parce que femmes, parce que différentes,
parce qu'ayant quelque chose à dire.
Mais toujours là.
Certes plus humbles mais remplies de courage.
Maintenant fermement le fil invisible de l'amour,
en dépit de tout,
le fil ténu de la liberté
où tout oiseau peut se poser.

À vous, ceux dont on ne peut se passer,
Ceux que l'on peut aimer passionnément
Ou ceux sur qui on peut s'appuyer.

Amis solides et fidèles.
Ceux qui nous sont si différents
et pourtant si proches.
Ceux qui ont peut-être été bannis
À cause de leur soutien indéfectible.
Ceux qui restent forts dans leur fragilité,
Pas toujours avouée,
Cachée même, pour nous être un rocher.

À Toi que j'aime par-dessus tout,
Dieu trois fois Saint,
Dont j'ai tant regardé le Regard
pour qu'il devienne mien.
À Toi, spécialement,
dont le Visage au-delà de tout visage,
au tréfonds du cœur de Dieu,
se dessine en transparence d'invisible.
Dernier connu,
mais acteur présent de chaque instant.
Indicible mais vrai.
Beauté, Joie,
Jusque dans l'intime atome de l'humanité.
Esprit de Vérité.

Préface

L'Homme en question

Sans outrance simplificatrice, on peut soutenir que le siècle des Lumières nous parvient à travers le prisme et la relecture du XIX^e siècle. Trois grandes utopies mobilisatrices, la Science, le Progrès et la Démocratie ont soulevé des espoirs et des entreprises immenses et tenus pour infinis. L'obscurantisme et les maladies, l'ignorance et la stagnation cédaient devant leurs avancées. L'enthousiasme s'est éteint. Demeurent des habitudes avec leurs obligations terribles de ne plus pouvoir arrêter leurs impulsions. La science s'incline devant Hiroshima, le Progrès bute sur le chômage et les inégalités croissantes qui menacent la planète, la Démocratie, plus instituée qu'instituante, s'enlise dans les calculs les plus immédiats et se laisse manipuler par des appétits provocateurs, inefficaces et partisans.

Les grandes utopies ont perdu leur majuscule. La laïcité elle-même a délaissé son souffle social et s'émiette dans des combats mesquins, ne mesurant plus l'étendue de ce qui est en cause. Or, ce qui est en cause, c'est l'homme. Lentement, les sciences et le progrès ont été phagocytés par la rentabilité ; la rentabilité par la financiarisation ; la financiarisation

par quelques intérêts partisans. Cette triste généalogie aplatit les plus nobles élans. Devant cette pression, la vie politique courbe l'échine et plus personne ne sait exactement qui dirige quoi et encore moins vers où avance l'humanité. « La » crise – comme s'il n'y en avait qu'une – infiltre un vibrionnement d'activités. Jamais la productivité n'a été aussi forte, jamais non plus la concentration aussi rapide. L'écologie peine à faire entendre ses avertissements fondés.

Ce tourbillon d'incertitudes conduit de beaux esprits à vouloir encore accélérer le mouvement pour atténuer les glissades et les chutes. C'est estimer que la vélocité remédiera à des crises que la rapidité incontrôlée a provoquées. Guérir la fièvre par la fièvre n'a jamais diagnostiqué la nature de la maladie. Au-delà des circuits commerciaux et des spéculations, c'est l'homme lui-même qui ne va pas bien. Un signe évident est apporté par la montée, sur la surface de la terre, de la crédulité. Sans intervention de la raison – au-delà de la simple rationalité qui peut, elle aussi, s'emballer dans sa logique unitaire : le fou a tout perdu, sauf la logique, de ses liens – sans la raison donc, la crédulité chauffe l'agressivité. Les formes variées de l'intégrisme l'attestent. L'homme en souffre : opulence ou misère, violence ou abattement, anarchie ou écrasement, déshumanisent en blessant les relations entre les humains.

L'homme en question : voici plus de quarante ans, fut annoncée la « mort du sujet ». Ce que les analyses structurales n'avaient pas réussi à provoquer (car le sujet s'affiche en affirmant son trépas) arrive dans un monde où les responsabilités disparaissent derrière les décisions globales et les

marchés. On accuse les mœurs, mais les mœurs ne se dissolvent que sur terrain instable. Leur évolution est un symptôme plus qu'une cause. Hier, des idéologies aussi vastes que dangereuses prétendaient définir l'homme. Il n'est pire réduction que d'apprendre d'idées et de théories ce qu'est l'homme qui les a pensées et construites. L'homme y devient l'objet de lui-même. L'effondrement des idéologies a favorisé un individualisme qui représente aussi – ne l'oublions pas – l'ultime protestation d'existence d'une subjectivité perdue dans un monde qu'elle ne comprend pas. L'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas que l'effet des rapports de production. Elle naît des commerces et des publicités, des modes et des inégalités. L'humain reste un terrain complexe mais facilement colonisable.

Qui défend aujourd'hui la cause de l'homme? L'anthropologie incline lentement vers l'ethnographie, la sociologie, ou s'envole vers une métaphysique dont l'âge vénérable souligne les indigences actuelles. Des voix s'élèvent contre toute visée globale, l'Homme (avec majuscule, mais non pas au sens employé dans ce livre). Elles critiquent une approche d'autant mieux singulière et plus occidentale, qu'en se pensant au singulier, elle prétendrait surplomber les autres approches, celles de cultures qui tiennent à leurs spécificités indissolubles dans une philosophie encore dominante. Faut-il consentir sans débat au pluriel? Rien n'est moins sûr. En amont des façonnements culturels qui s'emparent inévitablement de la naissance, du mariage, du travail et de la mort, se tiennent des actes: l'acte de naître, l'acte de grandir, de se reproduire, de périr. Toujours appréhendés par une culture,

ces actes en sont la source plus que la conséquence. Ce fait laisse entendre que l'homme, puisqu'il doit se dire à lui-même, échappe pour le principal aux mots qui cherchent à le définir. Par conséquent, sa liberté dépasse, en sa construction même, les échafaudages qui la soutiennent et les cadres qui la limitent. L'homme reste ainsi un perpétuel inachevé, toujours en devenir.

La défense de l'homme constitue une tâche impérieuse pour la foi chrétienne. La Bible présente trois fondements à cette mission. L'homme est créé à l'image de Dieu, et c'est beaucoup. Il est l'objet d'une alliance gratuite avec son Créateur, dont les implications sociales sont nettement soulignées. Enfin, le Fils de Dieu s'est fait homme. Image de Dieu, donc pas dieu, l'homme (*anthrôpos* et non *anêr*, ou *homo* et non *vir*) n'est pas tout l'humain : il est homme ou femme, et c'est ici un point central de ce livre. L'alliance avec Dieu n'est pas un monopole, mais un service, un signe donné aux nations. Et l'incarnation révèle le prix que Dieu accorde à celui qu'il porte gravé sur ses mains, et comment Dieu se rend présent par les petits, les êtres fragiles et délaissés.

De ces grands traits, il reste à construire une présentation crédible pour aujourd'hui. Une synthèse, à l'instar des Sommes médiévales, ravirait ses auteurs et leurs alliés. Elle proclamerait ce goût hégémonique que tant de cultures reprochent à l'Occident. Vouloir tout dire ne parle plus. L'époque actuelle préfère les avancées humbles, les lumières discrètes, les percées significatives, par lesquelles et grâce auxquelles d'autres réflexions se construiront. La révélation du plus vrai s'effectue en des langages humains toujours

balbutiants et incomplets. Leur modestie exprime la vérité qu'ils veulent présenter et respecter, car leur sujet déborde ce qu'ils en cernent. Cette humilité du propos cautionne leur vérité, car elle donne le ton juste pour être entendue, cette « voix » du berger que reconnaissent les brebis. Aller dans cette direction, avec cette tonalité, est un grand avantage de ce livre. Il tient de l'essai. Peut-on aller plus loin quand nul ne maîtrise la finition ?

La crise de l'anthropologie touche l'Église. Le fait concerne sa crédibilité en ce monde, puisque la manière de parler de l'homme ouvre ou ferme la voie de la vérité, ce chemin nécessaire pour marcher vers la vérité. Or une bonne part de l'anthropologie chrétienne s'alimente à des sources allogènes. Le vieux courant sémitique tripartite (corps, esprit, âme) où s'enracine saint Paul a cédé devant un dualisme plus ancien de la Grèce classique (corps, âme) qui s'est répandu partout. Un auteur chrétien aussi hellénisé que Synesios de Cyrène, au ^v^e siècle, remarquait déjà que pour constituer un être unique, le corps et l'âme réclamaient une attache, une « fibule ». Notre temps ajoute sa complexité avec les interférences psychosomatiques qui supposent bien plus que des habitudes ou des influences. Et avec la découverte de l'inconscient, la dualité devient difficilement pensable.

À ces constructions statiques par le positionnement réciproque des parties, nos contemporains, sensibles à la complexité du réel, accordent plus d'importance à la systémique. Un système se présente comme un ensemble d'éléments agencés entre eux de telle manière que la variation

d'un seul modifie l'équilibre global. En ce cas, ce qui compte avant tout, ce sont les relations. En forçant le trait, l'atomisme ancien cherchait ensuite comment rattacher les corpuscules. La morale stoïcienne, au-delà d'une honorable politesse publique, recherchait le progrès individuel. Les individus primaient, les relations suivaient. La morale privée l'emportait sur la conduite sociale, au point d'estimer qu'une addition d'hommes justes formerait nécessairement une société juste, comme si une société était une simple addition, voire juxtaposition d'*individus* ! Ces rappels décrivent le lieu des combats actuels, donc celui d'un travail anthropologique renouvelé !

Le mérite de ce livre tient à ce qu'il affronte la difficulté et l'urgence d'y répondre. Il pose d'emblée la relation. Soit, mais précisément, ce sont les relations qui sont les plus problématiques. Car l'autre, le plus différent de soi, impose par sa seule présence des limites à l'existence de celui qui campait, seul, comme Adam en paradis. Les réactions peuvent être multiples, de la réserve à l'hostilité, de la concurrence au rejet. Derrière ces attitudes, se tient la peur. Elle est une connaissance faussée de l'autre. Elle traduit une expérience brisée de soi : la naïveté première n'est plus de mise puisque l'autre se présente, avance et parle. Il s'agit de savoir quelle connaissance de cet étranger va l'emporter et, par conséquent, quelle part de soi-même entrera en action.

Marie-Geneviève Missègue prévient ces difficultés en partant des relations propres à Dieu : celles du Christ incarné, qu'il entretient avec les hommes. Elles révèlent dans l'histoire les relations internes à la Trinité. Or les relations

divines ignorent la peur et elles livrent entièrement les personnes. Dieu se donne lui-même en pure grâce. Pour l'homme, ce don relationnel est constitutif de sa personnalité. Devenir soi-même relation offerte qui accepte la relation de l'autre ouvre ainsi une démarche de sainteté. Une relation première est ainsi posée pour l'humain : celle de l'homme et de la femme. La différence devient le lieu de la rencontre, sans fusion ni opposition.

On voit poindre ici une approche qui rejoint les questions contemporaines. Depuis le personnalisme, la personne se définit comme un « faisceau de relations », carrefour unique de multiples rencontres. Le plus intime d'un être, ce qu'il est et devient, consonne avec sa dimension sociale. Du coup, la perspective historique va de soi, comme un « à-venir » jamais terminé, donc comme une responsabilité éthique de construire une société qui humanise ses membres. Chacun se fait connaître et se connaît par les relations. Celles-ci sont actes, mouvements et vie. Image de Dieu, l'humain est créateur. Son inachèvement précise le lien de sa fragilité et de sa beauté. Par là, ce livre donne envie de dialoguer, ce qui reste le point de départ de toute relation. Pour « ex-ister », il faut sortir de soi.

+ Albert Rouet
Archevêque émérite de Poitiers

Introduction

La question du prêtre dans *L'a-venir du prêtre* a mis en exergue deux points capitaux qui, aujourd'hui, sont des questions pour nos contemporains et engagent la crédibilité du christianisme : le sens de l'Homme et le sens de l'Église. (Cette seconde question sera abordée dans *L'a-venir de l'Église*.)

La vision de l'Homme que portent, développent et défendent les sociétés européennes est intrinsèquement liée au christianisme. Quand bien même elle serait le fait d'une majorité de non-croyants, elle est une composante inamovible de la civilisation européenne dont les cultures diverses se sont façonnées en combinant un substrat de culture particulier avec le christianisme. Ainsi, la civilisation européenne a accouché des Droits de l'homme et du citoyen lorsque la société civile s'est approprié les valeurs chrétiennes comme étant d'elle-même et non plus comme celles d'une religion – même majoritaire en elle¹. Les valeurs fondamentales du

1. Je ne peux développer ici ce qui a fait l'objet de recherches de l'Institut supérieur de recherches pour l'Europe et a été en partie exposé dans des livres-documents publiés avec le concours de la Commission européenne, tels que *Une monnaie unique pour quelle Europe?*, *La citoyenneté face aux pouvoirs en Europe au XXI^e siècle*, *Peut-on s'exprimer sur la culture et l'interculturalité sans parler de spirituel?*, *Quel est le capital humain en Europe et ses enjeux au troisième millénaire?* Mais j'y reviendrai dans *L'a-venir de l'Église*.